



1

Lou Gottlieb

Article R1232-12

**Modifié par Décret n°2005-949 du 2 août 2005 - art. 1
JORF 6 août 2005**

Si la personne présente un arrêt cardiaque et respiratoire persistant, le constat de la mort ne peut être établi que si les trois critères cliniques suivants sont simultanément présents :

- 1° Absence totale de conscience et d'activité motrice spontanée ;
- 2° Abolition de tous les réflexes du tronc cérébral ;
- 3° Absence totale de ventilation spontanée.

Article R1232-2

**Modifié par Décret n°2005-949 du 2 août 2005 - art. 1
JORF 6 août 2005**

Si la personne, dont le décès est constaté cliniquement, est assistée par ventilation mécanique et conserve une fonction hémodynamique, l'absence de ventilation spontanée est vérifiée par une épreuve d'hypercapnie.

De plus, en complément des trois critères cliniques mentionnés à l'article R. 1232-1, il est recouru pour attester du caractère irréversible de la destruction encéphalique :

- 1° Soit à deux électroencéphalogrammes nuls et aréactifs effectués à un intervalle minimal de quatre heures, réalisés avec amplification maximale sur une durée d'enregistrement de trente minutes et dont le résultat est immédiatement consigné par le médecin qui en fait l'interprétation ;
- 2° Soit à une angiographie objectivant l'arrêt de la circulation

encéphalique et dont le résultat est immédiatement consigné par le radiologue qui en fait l'interprétation.

Article R1232-3

**Modifié par Décret n°2005-949 du 2 août 2005 - art. 1
JORF 6 août 2005**

Le procès-verbal du constat de la mort, mentionné à l'article L. 1232-1, est établi sur un document dont le modèle est fixé par arrêté du ministre chargé de la santé.

Lorsque le constat de la mort est établi pour une personne présentant un arrêt cardiaque et respiratoire persistant, le procès-verbal indique les résultats des constatations cliniques ainsi que la date et l'heure de ce constat. Ce procès-verbal est établi et signé par un médecin répondant à la condition mentionnée à l'article L. 1232-4.

Lorsque le constat de la mort est établi pour une personne assistée par ventilation mécanique et conservant une fonction hémodynamique, le procès-verbal de constat de la mort indique les résultats des constatations cliniques concordantes de deux médecins répondant à la condition mentionnée à l'article L. 1232-4. Il mentionne, en outre, le résultat des examens définis au 1° ou au 2° de l'article R. 1232-2, ainsi que la date et l'heure de ce constat. Ce procès-verbal est signé par les deux médecins susmentionnés.

Le procès-verbal du constat de la mort est signé concomitamment au certificat de décès prévu par arrêté du ministre chargé de la santé.

Article R1232-4

**Modifié par Décret n°2005-949 du 2 août 2005 - art. 1
JORF 6 août 2005**

Le ou les médecins signataires du procès-verbal du constat de la mort en conservent un exemplaire. Un exemplaire est remis au directeur de l'établissement de santé dans lequel le constat de la mort a été établi. L'original est conservé dans le dossier médical de la personne décédée.

Article R1232-4-1

**Créé par Décret n°2005-949 du 2 août 2005 - art. 1
JORF 6 août 2005**

Les prélèvements d'organes sur une personne décédée ne peuvent être effectués que si celle-ci est assistée par ventilation mécanique et conserve une fonction hémodynamique.

Toutefois, les prélèvements des organes figurant sur une liste fixée par arrêté du ministre chargé de la santé, pris sur proposition de l'agence de la biomédecine, peuvent être pratiqués sur une personne décédée présentant un arrêt cardiaque et respiratoire persistant.

Article R1232-4-2

**Créé par Décret n°2005-949 du 2 août 2005 - art. 1
JORF 6 août 2005**

Les prélèvements mentionnés au deuxième alinéa de l'article R. 1232-4-1 sont réalisés dans le respect de protocoles édictés par l'agence de la biomédecine. Ces protocoles déterminent notamment les situations dans lesquelles ces prélèvements peuvent être effectués ainsi que les conditions de leur réalisation.

Article R1232-4-3

**Créé par Décret n°2005-949 du 2 août 2005 - art. 1
JORF 6 août 2005**

Il est mis fin aux mesures médicales prises avant le prélèvement pour assurer la conservation des organes d'une personne dont la mort a été dûment constatée s'il apparaît, au vu du témoignage des proches de cette personne recueilli en application de l'article L. 1232-1, qu'elle avait manifesté de son vivant une opposition au don d'organes.²

| | |
|-------------------------|----|
| Introduction | 13 |
| Déni | 19 |
| Colère | 31 |
| Négociation | 41 |
| Dépression | 51 |
| Acceptation | 61 |
| Conclusion | 71 |
| Iconographies | 76 |
| Crédits iconographiques | 81 |
| Notes | 85 |
| Bibliographie | 93 |

Introduction

.

La mort, quel sujet vaste, infini et sans réponses. Elle pourrait en parler pendant des heures sans jamais avoir la clef. Elle l'effraie, elle l'effleure, l'obsède. Elle a été un point de départ à sa création artistique essayant de répondre en images aux questions qu'elle s'est toujours posées.

La mort a pénétré la vie, elle en est le résultat, l'échéance, le plus grand danger et pourtant inévitable.

Violente, désastreuse, oppressante, elle peut-être pourtant paisible, libératrice, romanesque. Elle lui explose la cage thoracique, lui déchire la peau de toute part, elle est le point de départ, la violence du réel qui l'a rattrapé. Sa renaissance dans la réalité. Toujours présente, elle ne veut pas décrocher ses pensées, s'agrippe à toutes ses angoisses, et la fixe, là, figée sur sa chaise, les yeux vides et grand ouverts.

14

C'est en écoutant la bande originale du film *21 grammes*³, composée par Gustavo Santaolalla⁴ qu'elle se plonge à l'intérieur de ses tourments. Elle aimerait pouvoir écrire sur autre chose, mais la page resterait blanche. Elle doit pourtant se forcer, amener l'angoisse, trouver cette mélancolie profonde qui l'habite souvent. Comme une forme de masochisme, elle se dirige droit vers sa peur la plus intense, essayant de la dominer peut-être, tout en sachant que ces efforts seront vains.

C'est ainsi qu'elle pense travailler. Prendre le taureau par les cornes ou foncer droit dans le mur. Lorsqu'elle a été amenée à connaître la mort de près, à l'âge de 16 ans, son esprit s'est complètement perdu dans les ténèbres. Elle pensait toujours

que cela n'arrivait qu'aux autres, et puis d'un coup, elle apprend que la mort fait partie du quotidien, et on lui répète que maintenant qu'elle est adulte, il faudra apprendre à vivre avec la souffrance, que c'est « normal ». Normal? non, elle a refusé, elle ne voulait rien entendre. Son esprit s'est enfermé dans son corps meurtri, les mots qui sortaient de sa bouche n'étaient plus des mots mais des cris de désespoir. C'est à cet instant qu'elle à essayé de donner à la mort un visage, à ses angoisses, une utilité. Elle voulait représenter sur une toile, une photographie, l'image de ses angoisses, ses questionnements muets, l'intensité de ses émotions.

Ainsi elle voulait se rapprocher d'elle sans avoir ce besoin nécessaire de s'enfoncer un couteau dans les veines. Dûre tâche, ses critères esthétiques étaient profondément glauques. Par cet acte, comme un sculpteur, elle liait beauté et désespoir et elle baignait dans Romeo et Juliette se rapprochant de son défunt amant.

Aujourd'hui, 6 ans après, la plupart de ses cicatrices sont encore douloureuses. Comme si la mort était là dans un coin de la pièce pour se rappeler que la vie est monstrueusement fragile. Et par cette douleur, elle vit.

L'acquisition de son appareil photographique et ses visites régulières chez un psychiatre furent libératrices. Elle explorait dans ses images tous ses tourments et leurs adjectifs: MORT, EFFONDREMENT, RÉSIDU, CAUCHEMAR, TRISTESSE, DOULEUR, VIDE, NÉANT. Et puis... la renaissance.

Elle s'est roulée dans la boue. Recouverte de bandages qui soignent ses plaies mal cicatrisées. Certaines blessures de l'âme qui entravent corps et pensée et stimulent la création. Elle a eu besoin de tomber, se désarticuler, faire souffrir son corps. Une sorte de renaissance sous la pluie. Foetus nu qui regarde le ciel gris, poussin qui se coupe en sortant de sa coquille. Un nouveau regard avide, à peine née et déjà...

Déni

.

Il lui arrive souvent de s'asseoir sur les marches de son escalier, de regarder autour d'elle, les objets, les murs, la maison, le carrelage, tapis, clefs, portes... de regarder par la fenêtre, la multitude de voitures sur l'autoroute, le train qui passe, les barbelés, le fil à étendre le linge, le banc. Et elle a comme en elle un gouffre, un gouffre qui n'est empli que de peurs et de questionnements, ce questionnement particulier, que chaque personne ressent un jour; pourquoi? comment l'homme a-t-il le pouvoir de créer tout ça, cette force qui pourtant s'éteindra irrémédiablement dans le vide. La réponse, c'est la mort.

20

*« Une des premières découvertes de l'homo sapiens fut celle de la mort, et un de ses premiers soucis fut celui d'ensevelir les morts. Avec la sépulture naît la culture, car elle porte les humains non seulement à disposer matériellement des cadavres mais aussi à restaurer le lien social, troublé par la mort, et à chercher une réponse spécifique à la question de la mort. Ainsi, il est juste de considérer la mort comme fondatrice de la culture. La découverte de la mort sonne aussi l'heure de la découverte du religieux, car les religions explorent le mystère de la mort qu'elles entourent de paroles et de gestes, de chants et de danses ».*⁵

Dans la nuit du samedi à dimanche 10/11 février 2007, elle a perdu l'être le plus cher à ses yeux dans un accident. Depuis et par tous les moyens, elle le cherche.

Vendredi soir il est rentré chez lui. En un clin d'œil elle l'a vu partir à la gare, elle est montée dans la voiture, s'est retournée

une dernière fois.

Samedi soir 20h00 au téléphone, il lui dit qu'il faudra qu'elle le rappelle, il n'a pas le temps de parler, il est avec des amis.

22h30 répondeur.

23h00, « je n'ai plus de batterie envoie moi un message demain ok? ».

00h44 Appel en pleine nuit, elle ouvre les yeux, répond; « Bonjour c'est le commissariat de.... » elle raccroche, pensant à un canular. Le téléphone sonne à nouveau, elle l'éteint.

Elle dort à peine, tourmentée.

Dimanche 12h00, quelqu'un sonne à la porte, c'est une amie de sa mère. « Tu vas devoir être forte, c'est J... , Il est mort ».

Elle s'évanouit.

Le 28 novembre 1946 Nusch Éluard⁶, épouse de Paul Éluard⁷, meurt subitement d'une attaque cérébrale dans la rue à Paris. Elle laissa Paul Éluard qui fut anéanti pendant plusieurs mois.

21

« Vingt huit novembre mil neuf cent quarante-six

Nous ne vieillirons pas ensemble.

Voici le jour

En trop: le temps déborde.

Mon amour si léger prend le poids d'un supplice ».

Le 16 juin 1947, sous le pseudonyme de Didier Desroches, et pour quelque amis, il publie aux Cahiers d'Arts Le Temps Déborde, illustré de photographies de Man Ray et de Dora Maar ayant pour modèle Nusch. Ce recueil fut réintégré par la suite dans Derniers Poèmes d'Amour édition rassemblant les derniers poèmes d'amour de Paul Éluard qui furent d'abord publiés séparément. Le Temps Déborde, semble être une apologie de l'être cher disparu. C'est dans son recueil De l'horizon d'un seul à l'horizon de tous publié plus tard qu'il retrace le parcours de son deuil, et comment de la souffrance il fut amené à l'espoir d'une nouvelle vie. La mort des

uns fini toujours pas une renaissance pour les autres ou comme dirait Jean-Pierre Siméon⁸ qui écrivit la préface du recueil Derniers poèmes d'amour⁹ : « La puissance de l'espoir qui surgit, vivante parmi les morts, jusqu'à la fin, après les expériences accablantes du sanatorium, de deux guerres, de l'immense amour perdu, la foi humaine préservée au fond de l'abîme, qui récusé le malheur sans l'ignorer, cela répond sans faillir à l'obsession première de l'équipée sauvage du surréalisme, l'amour fou ».

Ma morte vivante¹⁰

*Dans mon chagrin rien n'est en mouvement
J'attends personne ne viendra
Ni de jour ni de nuit
Ni jamais plus de ce qui fut moi-même*

*Mes yeux se sont séparés de tes yeux
Ils perdent leur confiance ils perdent leur lumière
Ma bouche s'est séparée de ta bouche
Ma bouche s'est séparée du plaisir
Et du sens de l'amour et du sens de la vie
Mes mains se sont séparées de tes mains
Mes mains laissent tout échapper
Mes pieds se sont séparés de tes pieds
Ils n'avanceront plus il n'y a plus de routes
Ils ne connaîtront plus mon poids ni le repos*

*Il m'est donné de voir ma vie finir
Avec la tienne
Ma vie en ton pouvoir
Que j'ai crue infinie
Et l'avenir mon seul espoir c'est mon tombeau
Pareil en tien cerné d'un monde indifférent
J'étais si près de toi que j'ai froid près des autres.*

Rêver de lui.

Se lever.

Elle traîne, comme un lion en cage, « déjeune! », « Mange! »,
Médicaments.

Elle traîne, elle traîne, elle traîne, photo, - elle se retient pour eux -
Douche?
- Elle se retient pour eux -
«Mange», médicaments.
Elle sort, se change les idées, elle traîne toujours, se retient toujours.
Elle parle de lui; «Un corps ça se décompose en combien de temps?»
Elle se retient pour eux.
Mais craque. Médicaments.
Faites la rire, elle se retient pour vous.
Depuis qu'il est parti l'idée de la mort se précise, de l'autre côté il n'y a rien.

En 1948, Marie Louise, épouse d'Henri Michaux¹¹ se brûle gravement à leur domicile. Elle meurt dans d'horribles souffrances à l'hôpital. En deux mois Henri Michaux sortira comme un hurlement, des centaines de dessins et de lavis, beaucoup de visages, violents, monstrueux, souvenir des malades livides décharnés entrevus dans l'hôpital miteux lors des visites à sa femme, les monstres de sa souffrance et de son deuil jetés sur la toile. Il expliquera ce processus de travail dans deux textes séparés.

«J'avais déjà fait des aquarelles. Cependant il restait en moi une retenue. Je n'y étais pas précipité. Or ce n'est que, moi précipité dedans, qu'elles valent, qu'elles répondent. Mais j'ignorais que je gardais de la retenue.

Un accident. Grave. Très grave. Touchant une personne qui m'est proche. Tout s'arrête. Ça n'a plus beaucoup de sens, le réel, l'autre réel, le réel de distraction, qui n'a pas affaire à la Mort. Dans un hôpital le sort ne se décide pas. Ni à guérison, ni à abandon.

Mes journées se passent là, j'essaye de ne pas voir, de ne pas laisser voir que la Mort... mais ce nom ne sera jamais prononcé. Je dois donner espoir, donner courage.

Au retour d'une journée à l'hôpital, un soir de lassitude et d'épuisement, je songe à regarder des images. Du moins je pense que c'est ça que je vais faire. J'ouvre un carton. Quelques reproductions d'oeuvres d'art s'y

trouvent. Au diable ! Je les écarte vivement. Je ne veux plus entrer dedans. Quelques feuilles de papier blanc viennent ensuite. Changées elles aussi. Immaculées, elles m'apparaissent sottes, odieuses, prétentieuses, sans rapport avec la réalité. L'humeur sombre, je commence, en ayant attrapé une, à fourrer dessus quelques obscures couleurs, à y projeter au hasard, en boudant, de l'eau, par giclées, non pour faire quelque chose de spécial, ni surtout pas un tableau. Je n'ai rien à faire, je n'ai qu'à défaire. A la plume, rageusement raturant, je balafre les surfaces pour faire ravage dessus, comme ravage toute la journée est passé en moi, faisant de mon être une plaie. Que de ce papier aussi vienne une plaie ! ».¹²

« Le « flash », les couleurs qui filent comme des poissons sur la nappe d'eau ou je les mets, voilà ce que j'aime dans l'aquarelle. Le petit tas colorant qui se désamonce en infimes particules, ces passages et non l'arrêt final, le tableau. En somme, c'est le cinéma que j'apprécie le plus dans la peinture. Des papiers qui boivent, beaucoup, follement, persévèrement, profondément, voilà ce qui me parle plus que les couleurs, que je ne fais d'ailleurs qu'y jeter comme appâts, comme révélateurs, comme masse à dépoitrailler.

24

Le plus souvent, le plus naturellement, je mets du rouge. En effet, qu'est-ce qui se répand plus facilement que le sang ?

Bien finie l'époque où j'avais d'un côté une photographie, de l'autre ma feuille à dessin.

C'est ma colère, ma joie, ma peur, leurs souvenirs, qui maintenant des heures durant défilent devant moi.

A peine une aquarelle est-elle faite (en dix à quinze minutes), voilà que j'étales une nouvelle feuille de papier sur ma planche, et avec beaucoup d'eau, les couleurs, les rouges surtout, pour crier, crier malheur, crier détresse, crier délire, crier tout ce qui crie à ce moment et veut se jeter au-dehors (qui n'est pas nécessairement à moi...).

Ce que c'est ? Eh, cela vient en criant, voilà ce qui m'importe.

Comme j'ai le cœur léger après tout cela, malgré l'épuisement !

Quel bien je me suis fait ! Si je pouvais faire à d'autres seulement la moitié du bien que je me fais, je n'aurais pas de gêne à aller fréquenter le monde.

Qui peut donner cela ne peut être mal reçu.

Je partirais avec la conscience paisible d'un bon médecin.

Hélas ! c'est intransmissible.»¹³

Très jeune on découvrit que Henri Michaux était malade, il souffrait d'une malformation cardiaque congénitale. Il attendait donc sa mort, pensant que son coeur s'arrêterait sans prévenir, à n'importe quel moment. Et en effet, il en mourut, il en mourut à l'âge de 85 ans alors qu'il avait vu tout au long de sa vie, sa famille et ses amis disparaître. Non préparé et encore moins à la mort de sa femme, il explique son décès, l'accident, les attentes à l'hôpital, le sang, les bandages, sa présence puis son absence dans un long poème fabuleux, *Nous deux encore*, écrit quelques temps après la mort de celle-ci. Et avec ce poème, tout est dit.

« Air du feu, tu n'as pas su jouer.

Tu as jeté sur ma maison une toile noire. Qu'est-ce que cet opaque partout? C'est l'opaque qui a bouché mon ciel. Qu'est-ce que ce silence partout? C'est le silence qui a fait taire mon chant.

L'espoir, il m'eût suffi d'un ruisselet. Mais tu as tout pris. Le son qui vibre m'a été retiré.

Tu n'as pas su jouer. Tu as attrapé les cordes. Mais tu n'as pas su jouer. Tu as tout bousillé tout de suite. Tu as cassé le violon. Tu as jeté une flamme sur la peau de soie.

Pour faire un affreux marais de sang.

Son bonheur riait dans son âme. Mais c'était tout tromperie. Ca n'a pas fait long rire.

Elle était dans un train roulant vers la mer. Elle était dans une fusée filant sur le roc. Elle s'élançait quoiqu'immobile vers le serpent de feu qui allait la consumer. Et fut là tout à coup, saisissant la confiante, tandis qu'elle peignait sa chevelure, contemplant sa félicité dans la glace.

Et lorsqu'elle vit monter cette flamme sur elle, oh...

Dans l'instant la coupe lui a été arrachée. Ses mains n'ont plus rien tenu. Elle a vu qu'on la serrait dans un coin. Elle s'est arrêtée là-dessus comme sur un énorme sujet de méditation à résoudre avant tout. Deux secondes plus tard, deux secondes trop tard, elle fuyait vers la fenêtre, appelant

au secours.

Toute la flamme alors l'a entourée.

Elle se retrouve dans un lit, dont la souffrance monte jusqu'au ciel, jusqu'au ciel, sans rencontrer de dieu... dont la souffrance descend jusqu'au fond de l'enfer, jusqu'au fond de l'enfer sans rencontrer de démon.

L'hôpital dort. La brûlure éveille. Son corps, comme un parc abandonné..

Défenestrée d'elle-même, elle cherche comment rentrer. Le vide où elle godille ne répond pas à ses mouvements.

Lentement, dans la grange, son blé brûle.

Aveugle, à travers le long barrage de souffrance, un mois durant, elle remonte le fleuve de vie, nage atroce.

Patiente, dans l'innommable boursoufflé elle retrace ses formes élégantes, elle tisse à nouveau la chemise de sa peau fine. La guérison est là. Demain tombe le dernier pansement. Demain...

Air du sang, tu n'as pas su jouer. Toi non plus, tu n'as pas su. Tu as jeté subitement, stupidement, ton sot petit caillot obstrucuteur en travers d'une nouvelle aurore.

Dans l'instant elle n'a plus trouvé de place. Il a bien fallu se tourner vers la Mort.

A peine si elle a aperçu la route. Une seconde ouvrit l'abîme. La suivante l'y précipitait.

On est resté hébété de ce côté-ci. On n'a pas eu le temps de dire au revoir.

On n'a pas eu le temps d'une promesse.

Elle avait disparu du film de cette terre.

Lou

Lou

Lou, dans le rétroviseur d'un bref instant

Lou, ne me vois-tu pas ?

Lou, le destin d'être ensemble à jamais dans quoi tu avais tellement foi

Eh bien ?

Tu ne vas pas être comme les autres qui jamais plus ne font signe, englouties dans le silence.

Non, il ne doit pas te suffire à toi d'une mort pour t'enlever ton amour.

Dans la pompe horrible qui t'espace jusqu'à je ne sais quelle millième dilution tu cherches encore, tu nous cherches place

Mais j'ai peur
On n'a pas pris assez de précautions
On aurait dû être plus renseigné,
Quelqu'un m'écrit que c'est toi, martyr, qui va veiller sur moi à présent.
Oh ! J'en doute.
Quand je touche ton fluide si délicat
demeuré dans ta chambre et tes objets familiers que je presse dans mes
mains
ce fluide ténu qu'il fallait toujours protéger
Oh j'en doute, j'en doute et j'ai peur pour toi,
Impétueuse et fragile, offerte aux catastrophes
Cependant, je vais à des bureaux, à la recherche de certificats
gaspillant des moments précieux qu'il faudrait utiliser plutôt entre nous
précipitamment tandis que tu grelottes
attendant en ta merveilleuse confiance que je vienne t'aider à te tirer de
là, pensant « A coup sûr, il viendra
« il a pu être empêché, mais il ne saurait tarder
« il viendra, je le connais
« il ne va pas me laisser seule
« ce n'est pas possible
« il ne va pas laisser seule, sa pauvre Lou...
Je ne connaissais pas ma vie. Ma vie passait à travers toi. Ca devenait
simple, cette grande affaire compliquée. Ca devenait simple, malgré le
souci.
Ta faiblesse, j'étais raffermi lorsqu'elle s'appuyait sur moi.
Dis, est-ce qu'on ne se rencontrera vraiment plus jamais ?
Lou, je parle une langue morte, maintenant que je ne te parle plus. Tes
grands efforts de liane en moi, tu vois ont abouti. Tu le vois au moins ? Il
est vrai, jamais tu ne doutas, toi. Il fallait un aveugle comme moi, il lui
fallait du temps, lui, il fallait ta longue maladie, ta beauté, ressurgissant
de la maigreur et des fièvres, il fallait cette lumière en toi, cette foi, pour
percer enfin le mur de la marotte de son autonomie.
Tard j'ai vu. Tard j'ai su. Tard, j'ai appris « ensemble » qui ne semblait pas
être dans ma destinée. Mais non trop tard.
Les années ont été pour nous, pas contre nous.
Nos ombres ont respiré ensemble. Sous nous les eaux du fleuve des
événements coulaient presque avec silence.
Nos ombres respiraient ensemble et tout en était recouvert.

J'ai eu froid à ton froid. J'ai bu des gorgées de ta peine.

Nous nous perdions dans le lac de nos échanges.

Riche d'un amour immérité, riche qui s'ignorait avec l'inconscience des possédants, j'ai perdu d'être aimé. Ma fortune a fondu en un jour.

Aride, ma vie reprend. Mais je ne me reviens pas. Mon corps demeure en ton corps délicieux et des antennes plumeuses en ma poitrine me font souffrir du vent du retrait. Celle qui n'est plus, prend, et son absence dévoratrice me mange et m'envahit.

J'en suis à regretter les jours de ta souffrance atroce sur le lit d'hôpital, quand j'arrivais par les corridors nauséabonds, traversés de gémissements vers la momie épaisse de ton corps emmaillotté et que j'entendais tout à coup émerger comme le « la » de notre alliance, ta voix, douce, musicale, contrôlée, résistant avec fierté à la laideur du désespoir, quand à ton tour tu entendais mon pas, et que tu murmurais, délivrée « Ah tu es là ».

Je posais ma main sur ton genou, par-dessus la couverture souillée et tout alors disparaissait, la puanteur, l'horrible indécence du corps traité comme une barrique ou comme un égout, par des étrangers affairés et soucieux, tout glissait en arrière, laissant nos deux fluides, à travers les pansements, se retrouver, se joindre, se mêler dans un étourdissement du cœur, au comble du malheur, au comble de la douceur.

Les infirmières, l'interne souriaient ; tes yeux pleins de foi éteignaient ceux des autres.

Celui qui est seul, se tourne le soir vers le mur, pour te parler. Il sait ce qui t'animait. Il vient partager la journée. Il a observé avec tes yeux. Il a entendu avec tes oreilles.

Toujours il a des choses pour toi.

Ne me répondras-tu pas un jour ?

Mais peut-être ta personne est devenue comme un air de temps de neige, qui entre par la fenêtre, qu'on referme, pris de frissons ou d'un malaise avant-coureur de drame, comme il m'est arrivé il y a quelques semaines. Le froid s'appliqua soudain sur mes épaules je me couvris précipitamment et me détournai quand c'était toi peut-être et la plus chaude que tu pouvais te rendre, espérant être bien accueillie ; toi, si lucide, tu ne pouvais plus t'exprimer autrement. Qui sait si en ce moment même, tu n'attends pas, anxieuse, que je comprenne enfin, et que je vienne, loin de la vie où tu n'es plus, me joindre à toi, pauvrement, pauvrement certes, sans moyens mais nous deux encore, nous deux...»

Colère

Elle est dans sa chambre, le lit est défait, le bordel a repris sa place, les murs n'ont pas changé. Le quotidien est là. Un étudiant de son école, un jeune de son âge s'est suicidé et elle ne sait pas si elle doit se sentir coupable de pleurer ou de ne pas pleurer, elle ne sait pas ce qu'elle doit penser de cette petite mort qui semble infime par rapport à tous les vestiges de la guerre qu'elle a vus durant deux semaines dans les Balkans. C'est tout le voyage qui est remis en question. Son travail aussi. Elle ne comprend pas, elle qui fuit la mort, elle, qui en a peur, elle ne comprend pas pourquoi ce garçon a fait le choix de mourir. Elle sait pourtant ce que ça fait, de souffrir plus que tout jusqu'à souhaiter disparaître, elle aussi s'est sentie dans cette situation. Mais quelle est cette pulsion de mort qui habite certains au point de passer à l'acte ? l'humanité est-elle si moche pour qu'un jeune de 22 ans décide, à son échelle, de la détruire ? Elle a toujours vécu la mort comme une obligation. Non comme un choix.

Je ne comprends pas, qu'on puisse détester la vie au point d'y mettre fin de façon si violente à 22 ans.
Il s'est pendu.

I Remember Nothing

We were strangers.

We were strangers, for way too long, for way too long.

We were strangers, for way too long.

Violent, violent,

Were strangers.

*Get weak all the time, may just pass the time,
Me in my own world, yeah you there beside,
The gaps are enormous, we stare from each side,
We were strangers for way too long.*

*Violent, more violent, his hand cracks the chair,
Moves on reaction, then slumps in despair,
Trapped in a cage and surrendered too soon,
Me in my own world, the one that you knew,
For way too long.
We were strangers, for way too long.
We were strangers,
We were strangers, for way too long.
For way too long.*

I remember nothing, dernière chanson de l'album *Unknown Pleasure* de Joy Division¹⁵, ressemble à une marche funèbre et pour cause : Le 18 mai 1980, la veille de leur tournée Américaine, Ian Curtis¹⁶, chanteur du groupe de post-punk anglais, Joy Division, se donne la mort en se pendant au plafond de la cuisine à l'aide de la corde du crochet du séchoir à linge. Il avait 23 ans. Ce jeune musicien souffrant d'épilepsie laissa derrière lui les trois membres restants du groupe, Peter Hook, Stephen Morris et Bernard Summer qui décident quelques mois plus tard de former avec Gillian Gilbert le groupe New Order¹⁷, suite incontestable de Joy Division.

Le premier single de New Order appelé *Ceremony*, regroupe deux chansons écrites par Ian Curtis avant sa mort, *Ceremony* et *In a lonely place*, que New order décide de reprendre en hommage à Ian Curtis. Bernard Summer l'interprétera tout comme Ian Curtis, la voix sombre. Dernière oeuvre de Joy Division, interprétée par New Order, la pochette du single signé du graphiste Peter Saville¹⁸ ressemble à une épitaphe.

Ceremony

*This is why events unnerve me,
They find it all, a different story,*

*Notice whom for wheels are turning,
Turn again and turn towards this time,
All she ask's the strength to hold me,
Then again the same old story,
World will travel, oh so quickly,
Travel first and lean towards this time.*

*Oh, I'll break them down, no mercy shown,
Heaven knows, it's got to be this time,
Watching her, these things she said,
The times she cried,*

*Too frail to wake this time.
Oh I'll break them down, no mercy shown
Heaven knows, it's got to be this time,
Avenues all lined with trees,
Picture me and then you start watching,
Watching forever, forever,
Watching love grow, forever,
Letting me know, forever.*

34

In a lonely Place

*Caressing the marble and stone
Love that was special for one
The waste in the fever I heat
How I wish you were here with me now*

*Body that curls in and hides
And shares that awful daylight
Warm like a dog round your feet
How I wish you were here with me now*

*The hangman looks round as he waits
Cord stretches tight then it breaks
Someday we will die in your dreams*

How I wish we were here with you now

Puis, vient leur premier album *Movement* qui, contrairement à son titre n'apporte aucun mouvement. Le groupe garde l'identité de Joy division, les membres sont en deuil, la musique, les sonorités sombres et mélodiques, mais aussi l'album est émotionnellement fort. Le fantôme de Ian Curtis est incroyablement présent notamment dans la voix de Bernard Summer qui n'a aucune identité propre et qui reprend la voix sombre de Ian Curtis. Les paroles et les titres caractérisent parfaitement ce deuil. La dernière chanson de l'album, qui s'intitule *Denial*, ou Dénier, montre que les membres du groupe ne vont toujours pas de l'avant, qu'irréremédiablement, quelque chose manque, qu'ils ne comprennent pas pourquoi Ian Curtis a décidé de mourir.

Denial

*Here I am in a house full of doors but no exits
In a light that is grey like the stain on my windows
All of this is a gift, such a painful companion
Inside of me*

*It's just something I know, the answer's not there
It comes and it goes and it frightens me
It's just something I know, the answer's not there
It comes and it goes and it frightens me*

*This feeling inside me can't confront the decay
To fall down on my knees and resume this charade
Believe me, this distance, it's not what I need
Inside of me*

*It's another story, some of it is blurred
I tried to understand him, I tried so hard
Time worked so well upon us inside of me
Inside my soul, Inside my soul*

*Time worked so well upon us
Inside of me, inside my soul
Inside of me, inside my soul*

Ce n'est que lors de leur second album que New Order voit l'ombre d'une renaissance se profiler, le groupe prend des sonorités électroniques, le fatalisme des paroles disparaît et, au contraire les albums suivants deviendront une sorte d'apologie mystique et électronique de la vie, la voix du chanteur Bernard Sumner prendra une tout autre identité, la sienne. New order ne sera pas la suite de Joy Division mais un groupe à part entière.

Elle croit parfois que tout va bien mais les démons reviennent pour bouffer ses entrailles qui ne sont que pourritures et moisissures.

Les démons c'est elle. Rien qu'elle. Elle et ce monde. Elle dans ce monde.

Elle ne sait pas quelle est la date. Un dimanche de juillet. Elle sait surtout qu'il y a quelques jours c'était le 11 et que cela fait 5 mois, qu'il a disparu.

Elle est partie en vacances et elle se rend compte à quel point les bons moments passent vite comparés à la douleur. Et cette douleur revient. Elle retourne en arrière, au même point qu'il y a 4 mois. Elle ne réalise toujours pas qu'il est parti, son cœur est rempli de son absence. Absence qui lui donne la nausée. Elle ouvre alors les pages d'un carnet griffonné par son écriture, et lit « j'aimerais avoir un accident ». Elle vomit. Elle vomit ses entrailles, elle vomit ses rêves, elle aimerait pouvoir le vomir lui aussi mais c'est la seule chose qui reste en elle.

Le 4 septembre 1843 à Villequier, Léopoldine Hugo¹⁹, fille de Victor Hugo²⁰, meurt noyée dans la Seine avec son époux qui tentait de la sauver. Elle avait 19 ans. Victor Hugo n'apprendra la mort de sa fille que 5 jours plus tard dans la presse. Cette mort prématurée eut un très grand impact sur l'œuvre et la personnalité de Victor Hugo ainsi que sur sa seconde fille, Adèle²¹, qui sombra dans la folie peu après

la mort de sa sœur. En 1975, François Truffaut tira de sa vie un film somptueux, *L'Histoire d'Adèle H.* avec Isabelle Adjani. Les références à sa sœur morte y sont nombreuses, notamment lorsqu'elle essaye de la contacter à travers le oui-ja, table de spiritisme.

Victor Hugo écrira de nombreux poèmes sur la mort, et précisément sur la mort de sa fille. Dans *Les Contemplations*²² qu'il fait paraître en 1856, les deux parties « *Autrefois* » et « *Aujourd'hui* » sont séparées par la date tragique de l'année 1843, comme si l'année représentait un mur de pierre très haut. - aujourd'hui ne sera plus jamais comme autrefois, car aujourd'hui tu n'es plus -. Le quatrième livre des *Contemplations* s'intitule *Pauca Meae*, qui signifie « quelques vers » en latin, quelques vers dédié à sa fille, Léopoldine, ce livre est le livre du deuil.

V

*Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin.
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère.
Elle entra, et disait: «Bonjour, mon petit père,
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon oeuvre interrompue, et, tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée,
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.
Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
Et c'était un esprit avant d'être une femme.
Son regard reflétait la clarté de son âme,
Elle me consultait sur tout à tous moments.
Oh! que de soirs d'hiver radieux et charmants
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près, quelques amis causant au coin du feu!
J'appelais cette vie être content de peu!*

*Et dire qu'elle est morte! Hélas! que Dieu m'assisté!
Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste;
J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux
Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.*

XI

*On vit, on parle, on a le ciel et les nuages
Sur la tête; on se plaît aux livres des vieux sages;
On lit Virgile et Dante; on va joyeusement
En voiture publique à quelque endroit charmant,
En riant aux éclats de l'auberge et du gîte;
Le regard d'une femme en passant vous agite;
On aime, on est aimé, bonheur qui manque aux rois!
On écoute le chant des oiseaux dans les bois;
Le matin, on s'éveille, et toute une famille
Vous embrasse, une mère, une sœur, une fille!
On déjeune en lisant son journal. Tout le jour
On mêle à sa pensée espoir, travail, amour;
La vie arrive avec ses passions troublées;
On jette sa parole aux sombres assemblées;
Devant le but qu'on veut et le sort qui vous prend,
On se sent faible et fort, on est petit et grand;
On est flot dans la foule, âme dans la tempête;
Tout vient et passe; on est en deuil, on est en fête;
On arrive, on recule, on lutte avec effort... -
Puis, le vaste et profond silence de la mort!*

Juillet 1846, en revenant du cimetière²³

Négociation

.

Elle se souvient du jour où sa mère est revenue de chez le médecin où elle avait fait des radios pour une fracture de fatigue du pied. Elle s'est empressée de voir ces radios qui ne lui ont pas fait l'effet qu'elle croyait. Le corps tout entier de sa mère avait été photographié, il y avait deux images, une en noir sur blanc, l'autre en blanc sur noir, de son squelette entier. Ses yeux creux et ses dents apparentes lui ont fait prendre conscience de la violence que serait de perdre sa mère. En voyant ces radios, elle la voyait morte et décharnée, au fond d'un trou. Au fond de son ventre un spasme violent prit possession d'elle. Elle prit sa mère dans ses bras et lui chuchota qu'elle l'aimait.

42

C'est à ce moment qu'elle a commencé à collectionner des radiographies. Elle récupéra toutes celles de sa famille, mais aussi celles d'inconnus. Encore aujourd'hui elle est médusée lorsqu'elle les voit. Cela lui semble si fort de pouvoir voir à travers la peau les squelettes et les organes tous semblables.

My little fox

I have a little fox
His fur is a glossy red
I found him in a small box
deposited in front of my bed
but I didn't understand why his eyes were open
why his mouth was dry
with a little rigid body
I put him on my shoulders
his hair tickled me

I tried to make him laugh
but he was still unhappy
I realized after
why his heart didn't beat
he was just dead
like a big stick
I promised to myself
to always keep him on me
and give some life
to his little flat body.

21 Grammes est un film dramatique américain réalisé par Alejandro Gonzalez Inarritu²⁴ et sorti en 2003. C'est le deuxième volet de la trilogie d'Alejandro Gonzalez Inarritu, après *Amours Chiennes*²⁵ en 2000 et avant *Babel*²⁶ en 2006. Le titre de ce film est inspiré d'une théorie émise par le médecin américain Duncan MacDougall en mars 1907, qui émet l'hypothèse que le corps humain aurait une âme et que cette âme aurait une masse estimée à 21 grammes, au moment de la mort, l'âme s'échapperait du corps humain, qui se retrouverait allégé de ce poids. Le film qui traverse les thèmes de la mort, du deuil, de la maladie et de la vengeance commence ainsi :

« On dit que nous perdons tous 21 grammes au moment précis de notre mort... Le poids de cinq pièces de monnaie. Le poids d'une barre de chocolat. Le poids d'un colibri. 21 grammes ? Est-ce le poids de notre âme ? Est-ce le poids de la vie ? ».

D'abord non précisé, c'est au début du générique de fin que le réalisateur dédicace ce film à sa femme avec une note en espagnol : « *A maria Eladia Pues cuando radio la pérdida, reverdecieron sus maizales* ». que l'on pourrait traduire en français comme « A maria Eladia, parce que ce dont on ne se souvient pas, révèle ce qu'on ne peut oublier ». Cette note nous éclaire sur la vie personnelle du réalisateur, qui fait allusion à l'enfant que le couple a perdu quelques jours après sa naissance, mort après des complications médicales en 1996.

On ne peut alors par nier la relation entre le film et la vie de son réalisateur, puisqu'en effet le film traite en partie le thème du deuil

après la disparition dans un accident tragique de deux enfants et de leurs pères. La souffrance et la compassion ressenties au visionnage de ce film sont sans précédent, et qu'il plaise ou non, on ne peut pas ne rien ressentir.

Le réalisateur exprime ici sa propre vision du deuil, du choc de la perte d'un enfant, et il dira à propos de la mort de son fils « *I had to find a way to let go* » ou en français, j'ai dû trouver un moyen de lâcher prise. Peut-être alors a-t-il trouvé le moyen de lâcher prise dans ce film, sortir sa souffrance intérieure et ainsi, l'exprimer au travers d'autres personnages.

Elle s'est souvent demandé si la souffrance était nécessaire à la création. Nombreux artistes, peintres, poètes ou même philosophes ont eu des vies de chaos. Destins tragiques, enfances misérables, maladies, abus de drogues, absence de public... Les « artistes maudits » bien que tous différents présentent un grand nombre de similitudes. Poètes comme Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, ou peintres tel que Modigliani, Cézanne et Van Gogh pour ne citer qu'eux. Leurs vies les ont amenés à créer, leurs créations les ont amenés à vivre ainsi. Nous étudions leurs oeuvres tous les jours. Pourtant, en rien ils ne sont à envier. En rien nous ne devrions suivre leur route. Et pourtant ! Elle envie leur sensibilité exacerbée. Leurs angoisses sont imprimées à jamais. Encore fraîches.

Elle aime ses petits animaux dispersés sur son lit. Elle prend dans ses bras cette tête de daim, ou de cerf, elle ne sait pas trop. Elle l'embrasse, la touche et lorsqu'elle ferme les yeux elle a l'impression qu'il est encore en vie. Elle ressent sa présence animale, cette force qu'il avait, son sang chaud, ses muscles en mouvement. Sa nature est différente, était différente. Elle se sent moins seule avec eux, elle peut leur parler comme à un psychiatre, elle sait qu'ils emportent ses secrets avec eux, et ne pas savoir où, la rend heureuse. Ils ne peuvent pas crier ou disparaître, ils ne peuvent pas lui faire du mal. Ils sont figés à jamais. Avec elle, ils ont une nouvelle vie. Et en même temps,

elle est triste, elle aurait aimé les connaître vivants et pouvoir contempler leurs forces sereines. Courir nue dans la forêt avec ces animaux, se confondre avec eux et ne sentir que l'instinct, fuir et se cacher toujours. Ce sont ses amis, muets, doux, réconfortants. Et morts.

Pourquoi a-t-elle cette angoisse? Subitement envie de pleurer. Elle ne se sent pas bien. Angoisse de mourir, elle a tellement peur de mourir. Elle a tellement peur de mourir. Elle a peur, peur, peur. Elle ne veut pas mourir. pourquoi? pourquoi on lui inflige cela? Et elle interroge...: «J... es tu là? Dis moi que mourir ce n'est pas si terrible».

Elle ne peut pas, plus dire ce qu'il y avait. Elle se souvient d'un homme. Pas moyen de mettre un nom dessus, mélange de plusieurs personnes qu'elle connaît. Il y avait des champs, beaucoup de champs, grands espaces vides, et de nombreux hangars dont un près de chez elle. Odeur de mort à l'intérieur, de pourriture et de sang séché qui pénètrent le corps et vous font des frissons. Odeur du vide, du néant. La mort.

45

En 1990 l'artiste James Lee Byars²⁷ est diagnostiqué d'un cancer. Il en mourra en 1997.

Les œuvres de James Lee Byars prennent des formes multiples. Sculpture, installation, performance, il travaille sur l'articulation entre l'éphémère et l'éternel, le cycle de la vie. Obsédé par la perfection, toute sa vie se doit d'être une œuvre, sa mort et la prise de conscience de l'approche de celle-ci y-compris.

Obsédé par ces questions et celle de sa mort, c'est principalement après le diagnostic de son cancer et d'une opération en 1992 qui l'affaiblit énormément qu'il prend réellement conscience de celle-ci. Les pièces produites suite à l'annonce de son cancer représentent un moyen d'outrepasser l'idée du décès comme fin, le transformant au contraire en une œuvre parfaite et ultime. Et c'est en 1994 à la galerie Marie-Puck Broodthaers de Bruxelles, qu'il réalise *The Death of James Lee Byars* (La Mort de James Lee Byars, restée 8 mois dans

la galerie), une pièce entièrement recouverte de feuilles d'or que l'on peut contempler mais sans pouvoir y entrer. L'artiste y apparaît habillé pour la mort, en vêtement doré, étendu sur le sol ou, par la suite, cinq diamants le remplaceront pour symboliser son corps et ses membres. D'après James Lee Byars ce travail est une préparation à son propre décès, un entraînement, appelé aussi « *des funérailles d'anticipation* » L'artiste explique que **La transformation en diamant, rappelle l'incinération des prêtres.** « *Leurs restes se transforment en différentes sortes de pierres précieuses. La transformation en diamants est une des plus hautes transformations qui puissent être accordées à un prêtre* ». Ici encore James Lee Byars fait de sa vie et de sa mort une perfection, la transformation en diamant est une échappatoire à la vraie mort, brute et triviale, où le corps ne se transformera que rongé par les asticots. L'artiste parle aussi de consolation et c'est lors d'un entretien avec Joachim Sartorius²⁸, qui eut lieu en mars 1995 soit deux ans avant sa mort qu'il lui dit : « *Je ne veux pas mourir. Ce qui donne la consolation est donc très important. Étant tellement malade, je pense à des choses qui peuvent apporter une sorte de consolation. Par exemple, penser la mort comme une idée - ou comme une idée esthétique qui fait partie de ma vie - est, en un certain sens, un allègement, un petit soulagement. Je ne sais pas comment mourir et (assez long silence) je n'aimerais pas mourir. Dois-je mourir contre ma volonté ?* ». Mais c'est aussi parce qu'au Etats-Unis et de plus en plus dans notre monde occidental, les mots « mort », et « mourir », sont tabous qu'il réalise cette œuvre, d'après ce travail très personnel, il aimerait toucher les gens, être utile, et que sa performance puisse conduire les autres, les spectateurs, à penser leurs propres morts.

46

Cette performance est le témoin d'une pulsion, d'une expérience, elle ne savait pas réellement pourquoi elle voulait se rouler dans la boue, elle ne savait pas du tout ce qu'elle allait faire et elle s'est laissée aller. Mais elle n'a pas choisi les bandages au hasard, puisqu'elle était en train d'observer des mouches pendant cette période, ce cycle vie/mort l'obsédait complètement, elle voulait recréer ce cycle à son échelle, l'échelle de sa vie, de ce qu'elle a pu vivre durant ces 21 années. L'enfermement des bandages était comme un cocon, la métaphore d'une blessure. L'acte de les enlever comme

une renaissance, l'évolution par la souffrance. Elle ne savait pas ce qu'elle allait ressentir et finalement elle s'est sentie complètement transportée. Aveugle et tâtonnante avec les bandages, elle retrouva la vue en les enlevant, elle retrouva la mobilité du corps, la lumière, mais aussi le sol froid, humide, la réalité qui frappe. Un contact violent avec le monde. Il est dur d'expliquer réellement ce qu'elle a pu ressentir lors de cette performance, elle était ailleurs, tremblante et presque nouvelle, les cicatrices du passé étant encore brûlantes. Le lieu n'était pas choisi au hasard non plus, un lieu commun et quotidien, le jardin. Son jardin. Un autre enfermement, un autre cocon. Elle avait volontairement cessé de penser à cette vidéo pendant quelques semaines, et maintenant lorsque elle la regarde elle est frappée de voir à quel point la vidéo lui ressemble, à quel point, finalement, sans s'en rendre compte elle a travaillé sur elle lors de cette performance, sur sa douleur et surtout sur sa complaisance dans la souffrance. Au quotidien. La douleur lui apporte la preuve d'être en vie, le sang qui coule lui montre que son cœur bat, ses cris s'opposent au silence de la mort. Elle ne peut pas vivre lorsque tout est fade. Elle a besoin de violence

Dépression



Il était sa peur, ses frissons, son cœur, son sang, son oxygène, ses yeux, son chemin, ses oreilles, ses envies, ses illusions, ses larmes, sa tristesse, et sa joie. Ses jouissances, ses orgasmes, ses sourires. Sa vie.
Il est devenu la mort.

La maladie, le reflet de sa santé psychologique, Vomir. Sa vie. Elle. Vomir ses entrailles. Vomir ce qu'elle est. Ne plus accepter sans s'arrêter. Pourquoi est-elle malade ? et si faible. Les vacances, le boulot, être debout, le stress, ne plus dormir, les insomnies, les cauchemars, la crève, la clope, son régime pourri et cette crasse psychologique. Anti-depresseurs, ansiolytiques, anti-depresseurs, ansiolytiques, anti-depresseurs, ansiolytiques, anti-depresseurs, ansiolytiques, anti...

52

Quelques cheveux perdus. Quelques photos volées. Et puis, elle. Rien, juste elle et ce passée minable, pourri. Toujours aussi seule. Un gouffre sans fond, elle l'a toujours dit, elle n'est jamais épuisée, toujours assoiffée. Pas de lumière, pas de sommeil. ELLE PLANE JOYEUSEMENT MAIS SANS PROFONDEUR. Pourquoi se sent-elle toujours aussi mal ? Une putain de morsure qui ne cicatrise pas. Elle essaye ne de pas être un objet, mais finit toujours par en être un. Peux tu lui dire pourquoi elle tombe toujours sur des mauvaises personnes ? Elle aimerait insulter la terre entière. MON DIEU, fais quelque chose.
Un oiseau mort, elle l'a toujours dit.
3:24 du matin et elle a juste envie de tuer. Il paiera demain.

En 1919 avec *Autoportrait à la grippe espagnole*, Edvard Munch²⁹ se portraïtise malade, escapé, et unique survivant de toute sa famille. En effet, la vie d'Edvard Munch fut ponctuée très tôt par la maladie et la mort de ses proches, sa mère mourut de tuberculose alors qu'il était encore enfant, puis très vite Sophie, sa sœur la rejoignit, son père mourut alors qu'il avait 26 ans, il perdit aussi son frère un peu plus tard. De plus sa plus jeune sœur souffrait de «mélancolie» appelée aujourd'hui dépression. On ne sera pas étonné, alors, que nombreuses de ses œuvres portent comme nom : *Angoisse, Le Cri, La Mère Morte et l'Enfant, Au près du lit Mortuaire, ou Lutte contre la mort.*

Le Cri, par exemple, est la représentation archétypale de l'angoisse, le visage non défini du personnage représente bien plus la mort que la vie, semblable à un crâne il représente la mort dans l'imaginaire collectif. Les mains appuyés sur le visage rappelle les amphores funéraires grecques de la période géométrique, où, autour du mort, la famille et les serviteurs se lamentent et s'arrachent les cheveux, dans la même position. Ceci est aussi présent dans *La mère Morte et l'Enfant*, Tout comme dans *Le Cri*, la petite fille habillée de rouge vif, le regard rivé vers le spectateur, se met les mains sur la tête. Le rouge vif de sa robe, contraste énormément avec la mère morte dans son lit, grisâtre, comme s'il n'avait volontairement pas peint cette partie du tableau. Le contraste de ces deux couleurs rappelle la dualité entre la vie et la mort, la petite fille est vivante, le rouge rappelle donc la vie mais aussi la colère, le sang, la folie et surtout la douleur puisqu'ici et dans nombreux de ses tableaux, la mort se manifeste à travers ceux qui restent. Il déclara un jour : « *Tous les autres vous ont abandonné. Ils ont claqué la porte et s'en sont allés. On ne voit plus rien, on ne perçoit qu'une odeur de moisi et de putréfaction* ». *La Mère Morte et l'Enfant* rappelle alors le propre vécu de Munch. Lui aussi enfant, vécut le deuil de sa mère et ainsi, partout, l'artiste nous montre des individus désarmés face au deuil. Munch, désespéré, était obsédé par la mort qui n'était pour lui qu'inconnu et question sans réponse. Mais cette obsession de la mort fut sans aucun doute inspiratrice, Munch disait ; « *Lorsque l'on peint un tableau, on ne doit pas feindre l'émotion, on doit la ressentir* ». il illustre cette phrase par une autre, qu'il écrivit en parlant du tableau *Le Cri* : « *J'ai senti monter un grand cri, et j'ai entendu ce cri* ». Munch peint donc ses émotions, les sentiments des êtres humains tels qu'il les ressent. L'angoisse, la

solitude, le désespoir, la mélancolie, la jalousie, la mort et l'espoir :

« Cela dit, je suis convaincu qu'un principe mystérieux perdue après la mort et que nous nous reconstituons comme les cristaux qui, même dissous, conservent la propriété de se re-cristalliser ». ³⁰

Pourquoi se met-elle toujours dans ce genre de situation ? Il faudrait qu'elle prenne un peu de temps pour elle, qu'elle respire. Qu'elle se retrouve avec elle-même, même si elle se sent vide. Rien ne semble sortir de sa tête, elle est bloquée à l'intérieur, comme une nausée qui ne passe pas. Elle voudrait être seule mais accompagnée, Elle voudrait être seule avec quelqu'un, elle voudrait profiter de ce qu'elle peut offrir pendant que c'est encore bouillant. Elle veut des choses extraordinaires, mais elle reste là, n'agit pas, ne bouge pas. Elle a trop peur de la réaction qu'ils pourraient avoir, « qu'il » pourrait avoir. Elle ne veut pas qu'il lui dise « stop c'est fini » même si ça l'est déjà. Laisse lui de l'espoir. Mais elle ne veut pas que ça continue comme ça. Même dans son journal elle n'arrive plus à écrire, plus rien ne lui semble privé. A quoi bon écrire si c'est pour que ça reste enfermé ? Alors pas de noms, que des « il » « ils » « elles » un absolu. Elle ne peut pas mettre un nom sur ce « il » puisque toutes les relations qu'elle a sont finalement les mêmes. Quelque chose ne vas pas chez elle. Mais quoi ? Faudrait-il qu'elle se lance ? Faudrait-il qu'elle se taise ? Elle joue les deux extrêmes. Elle ne peut pas être à demi. Elle ne veut pas être à demi. Et elle se retrouve là, assise au milieu de toutes ses personnes, toutes ses nationalités, elle est là sans être là, enfermée dans sa tête et les mots qui cognent contre sa boîte crânienne, rien n'explose à part son cerveau. Elle aimerait pleurer et hurler. Mais rien. RIEN, elle est fade et à demi, elle est tout ce qu'elle ne veut pas être.

Voilà, Elle est face à un verre plein prêt à être salement englouti. Première gorgée. Elle va chercher son tabac. Deuxième gorgée, elle roule sa cigarette. Troisième gorgée, elle fume. La voila prête à écrire dans des dispositions favorables. Sa vie est double

ces temps-ci, elle ressemble à un grand vide et à un grand plein en même temps. Elle est pleine de choses inutiles. et vide des plus importantes. Des soucis? Non... elle est pleine de soucis inutiles et vide d'idées importantes. Il y a la maison d'un frelon sous son toit. Deuxième verre. Même ses mots sont inutiles, elle est vide d'écriture, et ça fait 10 minutes qu'elle fixe avec intensité ce bocal de cornichons. Il faudrait peut être qu'elle dorme plus, qu'elle arrête de penser. Qu'elle soit simple. La nuit tombe vite, elle est heureuse que le brie soit là pour accompagner son ivresse maladive.

Le 18 novembre 1972 Danny Whitten³¹ guitariste du groupe Crazy Horse meurt d'une overdose. Très touché, Neil Young³² lui dédiera un album intitulé *Tonight's the night*. Comme beaucoup de musiciens à cette époque Danny Whitten fut touché par la drogue et commença a prendre de l'héroïne. En 1972 après avoir été viré de son groupe Crazy Horse, Neil Young son ami, décide de faire appel à lui pour la tournée de son album *Harvest*. Danny Whitten complètement drogué est incapable de jouer. Neil Young le renvoya du groupe et lui donna un billet d'avion retour pour Los Angeles ainsi qu'un billet de 50 Dollars. Danny Whitten mourra dans la nuit. Neil Young fut traumatisé. Déjà affecté par son addiction à la cocaïne, son épilepsie ainsi que par le handicap de son fils, la mort de Whitten dont il se sent coupable, le plonge dans une période noire. Il réalise alors trois albums, très sombres et pessimistes. *Times Fades Away* en 1973, aujourd'hui l'un des albums les plus recherchés de Neil Young, *On the Beach* en 1974 et *Tonight's the Night* dernier album de cette trilogie qu'il réalisa en 1975 et qu'il dédiera à Peter Whitten. Dans *Tired Eyes*, onzième morceau de cet album, Neil Young répète plusieurs fois, «*please take my advice, open up the tired eyes*». Comme si, se sentant coupable de ne pas avoir aidé son ami mais plutôt de l'avoir poussé à mourir, il se rachetait en criant cette phrase dans les airs, espérant que quelqu'un d'autre l'entende, et écoute son conseil. Les trois albums créés lors de sa période la plus noire sont aujourd'hui les plus recherchés et les plus écoutés.

Tired Eyes

*Well he shot four men
in a cocaine deal
And he left them
lyin' in an open field
Full of old cars
with bullet holes
in the mirrors.
He tried to do his best
but he could not.*

*Please take my advice,
please take my advice
Please take my advice.
Open up the tired eyes,
Open up the tired eyes.*

*Well, it wasn't
supposed to go
down that way.
But they burned his brother,
you know,
And they left him lying
in the driveway.
They let him down with nothin'.
He tried to do his best
but he could not.*

*Please take my advice,
please take my advice
Please take my advice.
Open up the tired eyes,
Open up the tired eyes.*

*Well tell me more,
tell me more,
tell me more
I mean was he a heavy dooper*

*or was he just a loser?
He was a friend of yours.
What do you mean,
he had bullet holes
in his mirrors?
He tried to do his best
but he could not.*

*Please take my advice,
please take my advice
Please take my advice.
Open up the tired eyes,
Open up the tired eyes.*

*Please take my advice,
please take my advice
Please take my advice.
Open up the tired eyes,
Open up the tired eyes.*

Elle ne sait pas pourquoi elle à tant mal. La même souffrance qui dure dure dure. Encore encore. La même souffrance qui ne désire pas s'apaiser. Et le passé qui surgit. Le passé qui la bouffe. Si elle avait su, c'était il y a 1an. Si elle avait su elle aurait tout fait pour que ça ne se produise pas. Elle l'aurait gardé contre son cœur. C'était il y à 1 an. Elle était heureuse.

Acceptation

.

62

Hier soir les vapeurs vertes et l'incroyable Mirabelle ont taquiné ses pensées et élevé son esprit. Elle était dans quelque chose d'orange, une chaleur imperceptible, la vie était diluée. Maintenant elle est assise par terre au milieu d'un champ de guerre et la lumière blanche du ciel éblouit ses yeux, la ramène à la morosité. Elle ne retrouve plus ses lunettes et a vécu une matinée de flou qui la gêne habituellement mais qui, là, était étrangement agréable, elle voit le monde différemment et ne s'attarde plus sur ces détails du quotidien qui l'obsèdent. Elle s'habitue à un monde sans contours. Elle est comme un seau rempli d'eau tiède. Ses ongles sont sales, ses cheveux sont emmêlés, ses mains tremblantes, ses vêtements tachés, son visage est maculé de maquillage mal démaquillé. Son décolleté est débraillé et ses seins dépassent grossièrement de son soutien gorge. Sa bouche est pâteuse, elle s'est couchée tard et levée tôt, elle s'est couchée tôt ce matin. Il est 13h42, elle a certainement des milliards de choses à faire mais elle reste immobile assise dans ce déluge d'objets inutiles. Étendue dans ses pensées. Elle ne peut qu'écrire, lire, écrire, écrire, et lire encore sans bouger. Elle ne sait pas quel jour on est, elle aimerait faire de sa vie une poésie. Fumer des clopes est la seule chose que son corps accepte. Elle fume beaucoup trop. Et quitte à ne pas pouvoir dégrasser l'intérieur d'elle même il faut absolument qu'elle se dégrasse en surface. Un bain. Elle va aller se noyer dans un bain parfumé à la rose et essayer de laver ce qui est lavable.

Interpénétration. Un joli mot. Certes. Nous sommes le 17 février et le cours de philosophie résonne en elle avec un goût

amer alors qu'elle entend de l'autre côté du couloir des notes sombres de guitare qui lui rappellent un fantasma avec un pull vert. Elle porte des stiletos et ses pieds s'écrasent à chacun de ses pas, elle ne sait même pas si elle arrivera à marcher. L'autre viendra peut-être ce soir mais elle sait qu'elle n'arrivera pas à parler, de ses angoisses, de ce qu'elle est censé « ressentir » mais qui change d'un jour à l'autre. Elle a l'impression d'être un clown triste très mal maquillé. « Bergson », « créativité » « philosophie des sciences », « éthique » « pratique » « Deleuze » « relation mathématique » « désir », voilà ce qu'elle entend. Mais elle n'écoute pas. « j'aimerais bien ne jamais mourir » Les phrases ne se forment pas dans son cerveau et elle n'écoute que la musique. Comment mettre des mots sur ses sentiments, sur sa vie, ses émotions, alors que tout ce qu'elle ressent est en perpétuel changement. Un gouffre en forme de cercle. Cela lui paraît infini. « La douleur rend intelligent ». Elle pense finalement aimer ce cours de philosophie. Oui, outre de la tristesse et de la mélancolie c'est de la douleur qu'elle ressent. Douleur psychique alors. D'où vient-elle ? Du passé, la peur de mourir, la peur de la douleur elle-même, la peur de rater quelque chose et finalement elle fonce droit dans le mur. « La visibilité est un piège ».

63

Le décès de Yoko, épouse du photographe japonais Nobuyoshi Araki³³ marque une étape importante dans son travail. Araki souvent traité de machiste, photographie principalement des femmes nues pratiquant le bondage. (pratique sadomasochiste qui consiste à attacher son partenaire dans le cadre d'une relation érotique ou sexuelle). Les thèmes de son travail sont liés au sexe et à la mort, deux entités qui semblent inséparables. Et pour cause, si Yoko n'était pas morte ce jour là en 1990, d'un cancer de l'utérus, le travail d'Araki aurait prit un chemin différent. De nombreuses images ont été réalisées lors de ce travail de deuil, Philippe Forest³⁴, écrivain, l'explique : « Ce n'est pas que le moment de la mort soit nécessairement l'instant de vérité. La mort n'est pas plus vraie que la vie. Sans doute d'ailleurs l'est-elle moins - si une telle proposition signifie quoi que ce soit. Mais on peut concevoir qu'il faille un événement qui s'inscrive une fois au moins dans le temps afin que tout le calendrier

*si trouve, par rapport à lui, en quelque sorte « calé » et qu'à partir de ce moment de « réel » tout soit enfin compté pour que, ce moment s'en exemptant, se déroule tout autour le carnaval très relatif où fiction et vérité échangent sans cesse leur position dans le jeu tournant du passé, du présent, du futur. Et il n'est pas illégitime que, pour un individu, un tel événement consiste en la disparition de l'être le plus aimé ».*³⁵

La première image résultant de ce travail de deuil, et la plus importante, est celle de Yoko dans son cercueil. Accompagnée de nombreuses fleurs, d'une photo de chat à gauche de son visage, ainsi que des mains qui se pressent autour. Son visage, unique partie visible de son corps, semble serein, incroyablement beau, très pâle et contrastant énormément avec les mains très sombres autour d'elle. Photographier les morts semble pour Araki quelque chose d'essentiel puisqu'il avait déjà pris en photo sa mère morte. Comme une prise de conscience nouvelle, l'appareil photographique gardera imprimé à jamais cette étape finale de la vie, l'une des plus importantes, mais à laquelle nous resterons tous absents.

Le travail de deuil peut commencer. Et c'est une série de photos assez différentes des autres que Araki présentera ici. « Ma femme venait de mourir et tout ce que je pouvais faire c'était de photographier le ciel » nous dit Araki. Après une série de photographies du ciel, où sur certaines Araki a ajouté des couleurs vives à l'acrylique, c'est au milieu de l'appartement ou dans le jardin, parsemé d'objets de la défunte, qu'il photographie le chat de Yoko, seule chose vivante qui appartenait à son épouse. Rappelons que la photo du chat était présente dans le cercueil de celle-ci. « L'arrogance des humains considère comme allant de soi que la conscience de la mort leur appartient à eux seuls. Les animaux ignoreraient tout de leur propre disparition, de celle de leurs semblables ou de leurs proches. Que de multiples exemples réduisent à néant une telle affirmation ne change rien à l'affaire. On ne veut rien savoir du deuil. Alors, qui se soucierait du désespoir d'un chat ? Dans la plupart des photographies prises par Araki au lendemain de la mort de Yoko, au milieu de leur appartement devenu désert, Chiro est la seule chose vivante à passer parmi des choses mortes. Il est couché sur un lit dans lequel personne ne viendra plus dormir. Il se tient devant une photographie de sa maîtresse ou bien auprès de l'autel funéraire dressé pour elle ».³⁶ **Le chat est aussi photographié dans le jardin, courant dans la neige. Rappelons que le blanc est la couleur du deuil au Japon, Araki n'aurait-il pas entrevu un espoir, en**

voyant ce chat, unique image vivante de son épouse, courir, plein de vie, dans l'image du deuil ? *« Il semblait me dire, se souvient Araki : « Ne reste pas là à te morfondre, lève-toi ».*

Des cheveux, le souvenir d'un corps chaud, une impression, un instant d'effleurement, quelques mots, à peine, des baisers, un regard ou plusieurs, du vide, de la lumière sur leurs corps, beaucoup d'alcool. Il l'embrasse. Il dort. Ils font l'amour encore et elle a froid. Son sexe chaud entre ses jambes. Un espoir d'amour. Il a tout oublié. Finalement, la mort n'est peut-être pas si mal. Le néant du silence l'empêche d'être déçue à nouveau. Elle garde en secret ces heures passées avec lui, comme seul témoin. Même si le temps réduit son regard en cendres, elle ne se souvient plus, elle ne pleure plus. Elle est aussi froide que le marbre de sa tombe. Mais elle n'est même pas sûre que sa tombe soit en marbre. Parfois elle regrette de ne pas l'avoir vu mort. Elle aurait peut-être eu besoin de ça. Pour comprendre, vivre encore plus dans la névrose, faire de la douleur une vie entière. Elle doit partir dans la réalité, oublier encore et sourire, boire pour sourire. Elle a très envie d'être triste et de dormir. Retourner dans ses rêves merveilleux ou tout est vivant. Elle a si peur de mourir. Elle ne veut plus regretter. Son sexe entre ses jambes.

Le 25 octobre 1977, la mère de Roland Barthes³⁷, écrivain, critique et sémiologue français, meurt. Du 26 octobre 1977, lendemain de la mort de sa mère jusqu'au 15 septembre 1979 Roland Barthes a tenu un Journal de Deuil ou près de 330 fiches datés relatant jours après jour son expérience du chagrin, si intime mais paradoxalement commune à tous.

Extraits de *Journal de Deuil*⁸

27 octobre

Réunion trop nombreuse. Futilité croissante, inévitable. Je pense à elle, qui est à côté. Tout craque.

C'est ici, le début solennel, du grand, du long deuil.

Pour la première fois depuis deux jours, idée acceptable de ma propre mort.

16 novembre

Maintenant, partout, dans la rue, au café, je vois chaque individu sous l'espèce du devant-mourir, inéluctablement, c'est-à-dire très exactement du mortel. - Et avec non moins d'évidence, je les vois comme ne le sachant pas.

30 novembre

Ne pas dire Deuil. C'est trop psychanalytique. Je ne suis pas en deuil. J'ai du chagrin.

2 avril 1978

Qu'ai-je à perdre maintenant que j'ai perdu la Raison de ma vie - la Raison d'avoir peur pour quelqu'un.

17 mai 1978

Hier soir, film stupide et grossier, One Two Two. Cela se passe à l'époque de l'affaire Stavisky, que j'ai vécue. En général, cela ne me rappelle rien. Mais tout d'un coup, un détail de décor me bouleverse: simplement une lampe à abat-jour plissé, cordelière pendant. Mam. en faisait - comme elle avait fait du batik. Tout elle me saute au visage.

20 octobre 1978

Le jour approche, de l'anniversaire de la mort de mam. J'ai peur, de plus en plus, comme si ce jour-là (25 octobre) elle devait mourir une seconde fois.

4 ans et pas le moindre signe. Seulement le manque énorme de sa personne. Elle ne peut plus l'imaginer quelque part dans le monde, son cœur ne bat plus. Il l'a laissée seule avec des souvenirs. Il lui manque toujours autant, même si en 4 ans elle a incroyablement changé. L'aimerait-il à présent? Si seulement il pouvait voir son évolution. Son amour prend le poids d'un supplice. Elle ne pourra jamais l'oublier même si elle le voulait. S'en rend t-il compte de là où il est? Elle se demande comme

il aurait été, ce qu'il serait devenu dans le monde des vivants. Elle avait espéré un conte de fée, mais dans les contes le prince charmant revient toujours sauver sa princesse. Elle l'attend encore avec une espèce d'espoir malsain. Un jour il passera cette porte pour un dernier adieu. Il a creusé un trou dans son cœur et y a déposé une douleur incommensurable, permanente. Reviens lui enlever, lâche. Amour. Les battements de son cœur lui manquent tellement.

5 ans. 5 ans et pas le moindre signe. Elle n'a pas fêté ton anniversaire. L'anniversaire de ta mort. 5 ans déjà. Elle n'y croit pas. Quel âge devrais tu avoir? 25? 26? Elle avait 16 ans t'en rappelles tu? Elle en a 21 a présent, et elle à toujours l'impression d'être un bébé, tu sais. Elle avait besoin de ta protection. Et finalement elle a du se protéger toute seule. 5 ans. Et toujours en train d'écrire un ramassis de conneries. Toujours en train de rabâcher les mêmes choses. Utiliser les mêmes mots. Mâcher les mêmes souvenirs. 5 ans que les battements de ton cœur se sont arrêtés. Et elle se demande toujours si tu t'en es rendu compte, si tu t'es dis « je vais mourir? » Ou « je meurs » ou encore « on y est », as tu pensé à elle? Elle s'imagine dans ce moment là. Est-ce nécessaire que tu saches que tu lui manques? 5 ans. Est-ce devenu une habitude? Elle a l'impression de se sentir encore plus loin de toi, ici. D'ailleurs elle ne pense même plus se souvenir de la façon dont tu étais, comment tu bougeais ou parlais. Elle a déjà oublié. Viens dans ses rêves, elle a besoin d'un peu de force. Pourquoi n'est-elle toujours pas allée à ce putain de cimetière?

Imaginer son corps, son odeur, les battements de son cœur, sa façon de s'endormir si vite dans ses bras. Enfin la tête reposée, le corps immobile, le cœur ralentit, fausse vitalité qui se détend, enfin. Comme il lui manque. Une partie d'elle se décompose lentement. Gangrène. Sa chaleur, sa chaleur, sa chaleur, depuis qu'il est parti elle meurt de froid. Et ses rires ressemblent tellement à des sanglots. Elle va écrire le manifeste de leur fusion.

Conclusion

«L'artiste est l'être le plus seul au monde: parce qu'il vit, combat, lutte, meurt et renaît seul et toujours seul». Anais Nin³⁹



VERTIGO

NEW ORDER
CEREMONY
IN A LONELY PLACE

FAC. 33

They say we all lose 21 grams at the exact moment of our death... everyone.
The weight of a stack of nickels.
The weight of a chocolate bar.
The weight of a hummingbird...

Sean Penn
Benicio Del Toro
Naomi Watts

From the Director of the Academy Award-nominated film, "Amores Perros."

FOCUS FEATURES





Crédits iconographiques

1. Henri Michaux, gouache et encre de Chine, 1946-1948.
2. Henri Michaux, Peinture à l'huile sur bois 1947.
3. Henri Michaux, aquarelle, 1948.
4. Pochette d'album *Ceremony*, New Order, Peter Saville, 1981.
5. Affiche, *21 grammes*.
6. *21 Grammes*, Sean Peen, 2003.
7. *The Death of James Lee Byars*, Reconstitution, 1994-2009.
8. *The Death of James Lee Byars*, performance, 1994.
9. Edvard Munch, *Autoportrait à la grippe Espagnole*, 1919. Huile sur toile, 150x131 Nasjonalgalleriet, Oslo.
10. Edvard Munch, *Angoisse*, 1884. Huile sur toile 84x74 cm. Musée Munch, Oslo.
11. Edvard Munch, *La Mère morte et l'Enfant*, 1899-1900. Huile sur toile, 100x90. Kunsthalle, Brème.
12. Araki, Photographie de Chiro, 1990.
13. Hotel à Yoko. Araki. 1990.
14. Araki, photographie de Chiro mort, 2000.
15. Araki, photographie de Yoko morte, 1990.

Notes

1. Cette ligne de points fait référence aux *Contemplations* de Victor Hugo où, au milieu du recueil Victor Hugo a séparé les deux parties, « *Autrefois* » et « *Aujourd'hui* » par une ligne de points ayant pour titre la date de mort de sa fille, Léopoldine. La ligne de point signale l'extinction de la parole poétique et sa renaissance, ou, l'origine de la voix du « mort ».

2. Extrait du code de la santé publique du site internet: www.legifrance.gouv.fr

3. *21 Grammes* est un film dramatique américain réalisé par Alejandro Gonzalez Inarritu et sorti en 2003. Titre original: *21 Grams*. Avec Sean Penn, Naomi Watts Benicio Del Toro et Charlotte Gainsbourg.

4. Gustavo Santaolalla est un musicien et compositeur argentin, né le 19 août 1952.

5. Extrait de É. Volant, *La religion et la mort* dans J-M Larouche et G. Ménard, *l'étude de la religion au Québec*. Bilan et prospective, Québec, PUL, 2001, p. 323.

6. Eugène Émile Paul Grindel, dit Paul Éluard est un poète français né le 14 décembre 1895 et mort le 18 novembre 1952.

7. Nusch Éluard, née Maria Benz le 21 juin 1906 et décédée le 28 novembre 1946 était un modèle et une égérie des surréalistes comme Man Ray, et la seconde épouse de Paul Éluard.

8. Jean Pierre Siméon est un poète et dramaturge français né le 6 mai 1950.

9. Extrait de *Derniers poèmes d'amour* de Paul Éluard, édition Seghers Poésie d'abord novembre 2002, préface par Jean Pierre Siméon, p.12.

10. *Ma morte vivante*, Paul Éluard, publié dans *Derniers poèmes d'amour*.

11. Henri Michaux né le 24 mai 1899 et mort le 29 octobre 1984 est un écrivain, poète et peintre d'origine belge et d'expression française naturalisé français en 1955.

12. extrait de *Émergences - Résurgences*, p. 32-36 Éditions d'Art Albert Skira, Genève.

13. Extrait de *Passages*, p. 108-111 1950, 1963 Éditions Gallimard.

14. poème, *Nous deux encore*, Henri Michaux, 1948.

15. Joy Division est un groupe formé à Manchester en 1976 par Ian Curtis, Stephen Morris et Bernard Summer. inscrit dans le mouvement new wave / post-punk, il est considéré comme l'un des initiateurs de la cold wave. Le groupe se dissout après la mort de Ian Curtis en 1980. Seuls deux albums ont été produits.

16. Ian Curtis, né le 15 juillet 1956 à Manchester et mort le 18 mai 1980, était le chanteur et occasionnellement guitariste du groupe de post-punk Joy Division. Le groupe gagnant en popularité, Ian Curtis souffrit de sa célébrité naissante qui s'accordait mal avec sa vie privée. Il mit fin à ses jours à la veille du départ du groupe pour leur première tournée en Amérique du Nord.

17. New Order est un groupe new wave / electro-pop britannique originaire de Manchester formé en 1980. Il se compose au départ des membres restant du groupe Joy Division dont le chanteur Ian Curtis s'est suicidé. À la suite de ce drame, ils optent pour un changement de nom et adoptent celui de New Order. Le groupe comprend Bernard Sumner, Peter Hook, Stephen Morris et Gillian Gilbert.

18. Peter Saville né le 9 octobre 1955 est un directeur artistique anglais.

19. Léopoldine Cécile Marie-Pierre Catherine Hugo, née le 28 août 1824 et morte le 4 septembre 1843, est la fille du romancier, poète et dramaturge Victor Hugo et d'Adèle Foucher.

20. Victor Hugo né le 26 février 1802 et mort le 22 mai 1885 est un poète, dramaturge et prosateur romantique considéré comme l'un des plus importants écrivains de la langue française. Il est aussi une personnalité politique et un intellectuel engagé qui a compté dans l'Histoire du XIX^e siècle.

21. Adèle Hugo née le 28 juillet 1830 et morte le 21 avril 1915 est le cinquième enfant et la seconde fille de Victor Hugo et d'Adèle Foucher, la seule qui survivra à son illustre père mais dont l'état mental, très tôt défaillant, lui vaudra, à partir de 1872, de longues années en maison de santé.

22. *Les Contemplations* est un recueil de poésie de Victor Hugo, publié en 1856. Il est composé de 158 poèmes rassemblés en six livres. La plupart de ces poèmes ont été écrits entre 1841 et 1855, mais les poèmes les plus anciens de ce recueil datent de 1830. Les contemplations est un recueil du souvenir, de l'amour, de la joie mais aussi de la mort, du

deuil et même d'une certaine foi mystique.

23. Poèmes de Victor Hugo, *Les Contemplations*.

24. Alejandro Gonzales Inarritu est un réalisateur et producteur mexicain, né le 15 août 1963.

25. *Amours chiennes* est un film Mexicain réalisé par Alejandro Gonzalés Inarritu, sorti en 2000.

26. *Babel* est un film franco-américano-méxicain réalisé par Alejandro Gonzales Inarritu, sorti en 2006. Il est le dernier volet d'une trilogie après *Amours chiennes* et *21 Grammes*.

27. James Lee Byars né le 10 avril 1932 et mort le 23 mai 1997 est un artiste spécialisé dans l'installation la sculpture et la performance.

28. Extrait de l'entretien de James Lee Byars avec Joachim Sartorius, à Cologne en Mars 1995, retranscrit dans *Deadline*, catalogue d'exposition Musée d'art moderne de la ville de Paris, PARIS MUSEES, 2009, p. 78.

29. Edvard Munch né le 12 décembre 1863 et mort le 23 janvier 1944 est un peintre expressionniste norvégien.

30. Extrait d'une déclaration de Munch à Christian Gierloff, retranscrit dans Edvard Munch, J.P Hodin *L'univers de l'art* n°22 Thames & Hudson 1991, p.92.

31. Danny Whitten né en 1943 et mort en 1972 était le guitariste du

groupe Crazy Horse, une formation de musique rock avec Ralph Molina et Billy Talbot.

32. Neil Percival Young né le 12 novembre 1945 et mort en 2005 est un chanteur et guitariste de folk, country et rock canadien.

33. Nobuyoshi Araki, né le 25 mai 1940 est un photographe japonais.

34. Philippe Forest né le 18 juin 1962 est un écrivain français.

35. Extrait de *Araki enfin l'homme qui ne vécut que pour aimer*, Philippe Forest, Art et artistes nrf GALLIMARD 2008 page 96

36 Extrait de *Araki enfin l'homme qui ne vécut que pour aimer*, Philippe Forest, Art et artistes nrf GALLIMARD 2008, p105.106.

37. Roland Barthes, de son vrai nom Roland Gérard Barthes, est un critique et sémiologue français né le 12 novembre 1915 et mort le 26 mars 1980. Il fut l'un des principaux animateurs de l'aventure structuraliste et sémiotique française.

38. Extraits de Roland Barthes *Journal de deuil*, Points, Essais n° 678, Éditions du Seuil / Imec, 2009.

39. Anais Nin née le 21 février 1903 et morte le 14 janvier 1977 est une femme de lettres américaine d'origine franco-cubaine.

Cette citation est tiré de Anais Nin, *Journal de l'Amour*, journal inédit et non expurgé des années 1932 à 1939, Le Livre de Poche La Pochotèque, Classiques Modernes, LGF, novembre 2003.

Bibliographie

Araki, Photo Poche n°86, Actes Sud, 2006.

Ariès Philippe, *Essais sur l'histoire de la mort en occident du Moyen Âge à nos jours*, Édition du seuil, 1975, réédition, Points 1977, Histoire, H31.

Barthes Roland, *Journal de deuil*, Points, Essais n° 678, Éditions du Seuil / Imec, 2009.

Deadline Catalogue d'exposition Musée d'art moderne de la ville de Paris PARIS MUSEES, 2009.

Éluard Paul, *Derniers Poèmes d'amour*, Édition Seghers Poésie d'abord, novembre 2002.

Forest Phillippe *Araki enfin, l'homme qui ne vécut que pour aimer*, nrf Art et Artistes Gallimard, 2008.

Henri Michaux, Catalogue d'exposition Centre Georges Pompidou Musée National d'Art Moderne, 1978.

<http://agora.qc.ca/thématiques/mort/>

<http://www.Legifrance.gouv.fr>

Inarritu Gonzales Alejandro, *21 Grammes*, 2003.

Joy Division, *Unknown Pleasures*, 15 juin 1979, label Factory Records.

Neil Young, *Tonight's the Night*, 20 juin 1975, label Reprise Records.

New Order, Single Ceremony, face B *In a Lonely Place*, 6 mars 1981, label Factory Records.

Nin Anais, *Journal de l'Amour*, journal inédit et non expurgé des années 1932 à 1939, Le Livre de Poche La Pochotèque, Classiques Modernes, LGF, novembre 2003.

Hodin J.P, *Edvard Munch*, L'univers de l'art n°22 Thames & Hudson, 1991.

Hugo Victor, *Les Contemplations*, Livre de Poche n°1444, LGF, 2002.

Michaux Henri, *Plume précédé de Lointain Intérieur*. nrf, Poésie Gallimard, 2009.

Santaolalla Gustavo, bande originale du film *21 grammes*, 9 décembre 2003. Universal.

Truffaut François, *L'histoire d'Adèle H.*, 1975.

Achévé d'imprimer en Février 2013.
Ecole Nationale Supérieure d'Art de Nancy.

